

L'ONI DE FUKUSHIMA

RICHARD COLOMBO

GARO

L'ONI DE FUKUSHIMA

Librement inspiré de l'univers créé par HENRI VERNES

**Préface de
PIXEL VENGEUR**

**idée originale, illustrations et couverture :
PHILIPPE COTTAREL**

Déjà parus :

- 1 - Le temple des pères
- 2 - La fleur des dunes
- 3 - La malédiction du Djinn
- 4 - L'Oni de Fukushima
- 5 - L'île de la terreur



DEWISME (Caroline, dite Caro) : née un 30 avril. Taille 1 m 65.

Après des études de lettres, intègre la DGSE pendant deux ans. Son caractère indépendant et rebelle lui fait quitter les services de renseignements et se lancer dans le journalisme free-lance. De nature intellectuelle et curieuse, elle n'hésite pas à parcourir le monde, souvent en lien avec une cause humanitaire.

Pratique toutes sortes d'arts martiaux, notamment la capoeira et le jailhouse rock (technique de combat rapproché utilisée dans les prisons américaines). Cavalière émérite.

Possède un appartement à Paris, transformé en loft, et une petite maison isolée dans la baie d'Ecalgrain.

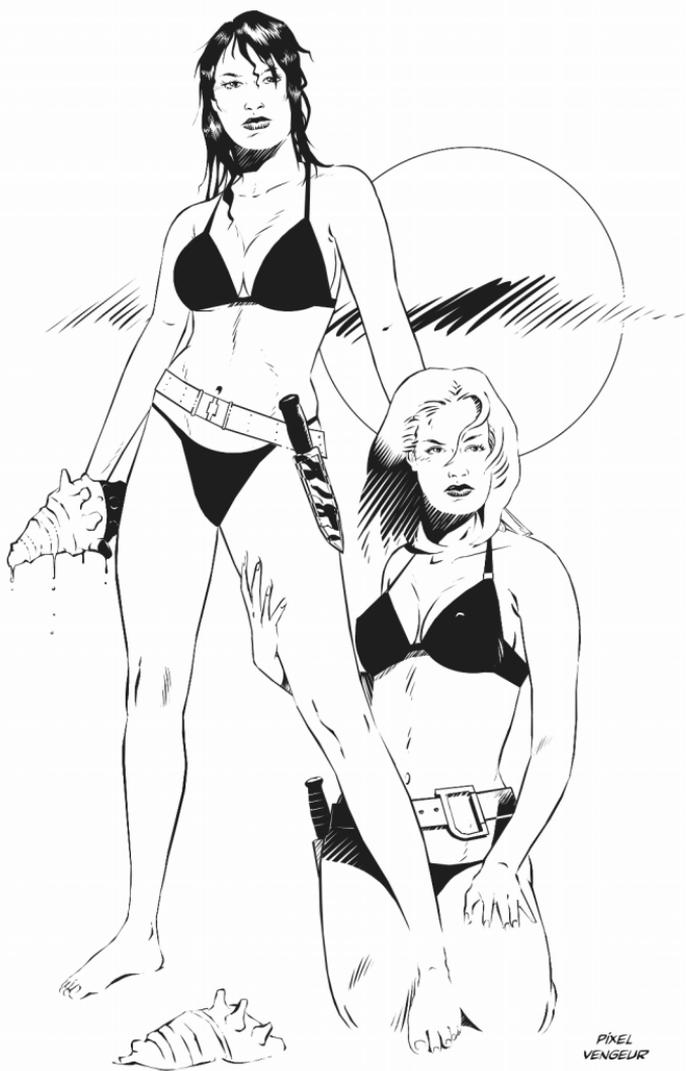
Infectée par un virus synthétique au cours d'une de ses aventures, l'Hafsaïne, Caro peut être sujette à de violentes crises de colère incontrôlables qui décuplent ses forces.

SHANNON (Gillian, dite Jill) : Irlandaise. Taille 1 m 72.

Sensiblement du même âge que son amie, elle passe une enfance et une adolescence mouvementées en épuisant les différents établissements scolaires de Galway. S'engage sur un coup de tête dans L'Army Ranger Wing irlandaise où elle restera trois ans, avant de quitter l'armée pour fonder une entreprise de bateaux de pêche en mer, la *Shannon Comhlacht*. Elle est également propriétaire d'un domaine de golf du côté de Moycullen Bogs qu'elle a gagné aux cartes un soir dans un bar.

Superstitieuse, imbattable sur les légendes irlandaises, elle possède un lexique de jurons très étendu, qu'elle n'hésite pas à utiliser dans certaines situations, en particulier dans les pubs ou lorsqu'elle est menacée.

Experte en maniement des armes, capable d'identifier n'importe quel pistolet et fusil, et de les démonter et remonter yeux bandés.



CARO et JILL, par PIXEL VENGEUR

PRECEDEMMENT...

Environ trente ans auparavant...

Un célèbre auteur belge de romans d'aventures se voit étrangement confier l'avenir de deux jeunes filles, encore bébés. Henri Vernes, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est en contact secret avec deux voyageurs du temps, dont nul ne doit connaître le nom, et dont l'histoire a alimenté l'insatiable imagination du romancier. Afin de protéger les enfants, dont l'avenir semble très incertain, leur tuteur donne à chacune un nom d'emprunt : Caroline « Caro » Dewisme et Gillian « Jill » Shannon. L'une grandira en France et l'autre en Irlande.

Bien des années plus tard, réunies par leur tuteur, les deux jeunes filles tissent des liens d'amitié indéfectible, et chacune est toujours prête à venir en aide à l'autre, Jill plus régulièrement d'ailleurs, en raison de la propension de Caro à se mettre dans les pires ennuis. De ses aventures naît aussi le désir profond de découvrir enfin leurs origines, leur véritable identité... Quelque part dans les limbes du temps se trouvent les réponses à leurs questions.

L'aventure ne fait que commencer...

Dissimulé dans un éboulis de mur, le rat observait l'homme qui s'avancéait péniblement sous la pluie. Il l'observait avec curiosité, mais également avec méfiance. Son instinct lui disait qu'il s'agissait d'un ennemi potentiel, et qu'il fallait garder ses distances. L'humidité avait rendu son poil luisant, et c'était un fort bel animal, ventru, bien nourri des déchets traînant aux quatre coins de la ville. Il y trouvait son compte, puisqu'aucune poubelle n'avait été ramassée depuis longtemps. Les magasins avaient été désertés, et les réserves alimentaires livrées aux charognards. Sans oublier les animaux plus gros, qui avaient fini par mourir de faim, ou de soif. Voire les deux.

Bien à l'abri dans son trou, le rat était certain que l'homme ne l'avait pas vu. Il ne regardait pas dans sa direction. Et c'était une chance pour le rongeur. Lui ne pouvait le voir que d'un œil, l'autre ne s'étant jamais développé. A la place, une simple orbite, recouverte d'un voile fibreux translucide. Mais le fait d'être cyclope ne l'avait jamais gêné. Comme celui d'avoir deux queues. Et quelques petites anomalies de-ci, de-là. On pouvait être un rat cyclope à deux queues, et vivre parfaitement bien, pour peu que l'homme ne cherche pas à venir faire la chasse. Ce qui était le cas dans cette ville où nulle âme ne vivait. S'il avait su lire, il aurait été inquiet de savoir qu'on projetait d'y faire revenir les habitants malgré le danger qu'on appelait radiations. Il aurait trouvé cocasse que les autorités aient certifié, main sur le cœur, qu'il n'y avait aucune preuve de mutation génétique parmi les animaux présents. Quelle bonne blague pour un rat cyclope à deux queues !

Mais ce n'était qu'un animal. Sans doute plus malin que la moyenne. Et qui se contentait de survivre, assez bien d'ailleurs, sur un territoire qu'il avait d'instinct délimité par rapport à son handicap visuel. S'il avait su lire, et qu'il décide de quitter son

trou, il n'aurait pas manqué tomber sur un panneau annonçant le nom de l'endroit. Baranomura. Et celui de la préfecture. Fukushima. Mais ces noms n'avaient aucune signification pour un rongeur. Pas plus que son esprit ne se rappelait ce qui s'était produit dans la cité un certain mois de mars, quelques années plus tôt.

Après tout, ce n'était qu'un rat.

Lissant ses moustaches de ses pattes, il se décala légèrement pour continuer à observer l'homme, décida que finalement il ne craignait rien, et s'enfonça plus en avant dans les débris à la recherche d'un endroit où passer la nuit.

*

La pluie tombait sans discontinuer sur Baranomura, la cité des rosiers. Une pluie glacée qui détrempeait les os, mais qui rassurait paradoxalement l'homme s'avançant courbé dans les rues désertes. Parce qu'inconsciemment, son esprit l'assimilait à une douche purificatrice, comme si les gouttes pouvaient laver la radioactivité ambiante et le décontaminer. Il n'ignorait pas que l'eau allait faire pénétrer les éléments radioactifs plus profondément dans les sols, qu'il faudrait de nouveau des semaines pour racler la terre et la stocker dans des sacs en plastique, dans des zones spécifiques réservées à cet effet. Souvent sur plusieurs épaisseurs, à quelques dizaines de mètres des habitations. C'était déplacer le problème d'un endroit à un autre, et personne ne pouvait dire ce qu'il adviendrait de ces sacs dans l'avenir. Ni ce qui allait forcément se passer lorsque les racines pousseront à travers les sacs en les crevant. Tout cela, l'homme ne l'ignorait pas, mais très égoïstement, il songeait que ça n'était pas son affaire. Il avait une mission à mener, et il était pressé de l'accomplir pour quitter cette ville fantôme qui l'effrayait. De temps à autre, il regardait le petit compteur numérique suspendu à son cou, lequel affichait en

chiffres luminescents un chiffre : 7,254. Il ne descendait pas en dessous. Naguère, Baranomura avait été un gros bourg de la préfecture de Fukushima, à quelques kilomètres à peine de la centrale nucléaire, située en front de mer. Une petite ville riante de 10 000 âmes, une forte population rurale, des plantations de rosiers à foison, ce qui lui avait valu son nom... Elle avait été une des premières villes touchées par le tsunami, balayée par les vagues de plus de dix mètres s'enfonçant dans les terres comme un coin fendant la bûche. Et ce que l'eau n'avait pas rendu inutilisable, les particules échappées de la centrale avaient fait de la commune un no man's land dans la zone d'exclusion des vingt kilomètres. Le gouvernement avait bien évoqué la possibilité d'un retour prochain, lancé de vastes travaux de décontamination, mais les habitants n'éprouvaient que peu d'envie de revenir dans la zone sinistrée, où tout était à refaire. La proximité de la centrale, qui demanderait des années pour être stoppée, le risque de réplique de tsunami, et le fait que quasiment aucune des maisons n'était habitable en l'état, constituaient autant de freins à un hypothétique retour à la civilisation. Seuls, les animaux abandonnés à leur triste sort s'étaient fait une raison, et erraient dans les ruines d'une civilisation où la nature reprenait ses droits.

C'était un Japonais sans âge, le visage osseux, de taille moyenne. Aucun signe distinctif qui aurait pu le faire reconnaître. Il devait sans doute à cet aspect anodin le fait d'avoir été choisi pour s'infiltrer nuitamment dans la ville. Il avait abandonné son véhicule à quelque distance du chèque point, où même la nuit quelques vigiles enveloppés dans leurs combinaisons, et masque sur le nez, filtraient les passages en s'abritant entre deux contrôles dans leurs baraquements en préfabriqué. Il avait dû effectuer un assez large détour, et couper à travers bois, pour atteindre les premières artères de Baranomura. Le chemin était harassant par l'exubérance de la nature qui, seule, ne semblait pas avoir souffert des retombées... À moins, songea-t-il en réprimant un frisson,

qu'il s'agisse au contraire de phénomènes de mutation. Au détour d'une rue, son attention fut attirée par des lumières. Il avait beau s'y attendre, il sursauta. La vie avait quitté Baranomura, mais les feux tricolores continuaient inlassablement leur ballet, et les lampadaires éclairaient les maisons branlantes de part et d'autre de la chaussée, se reflétant dans sa combinaison blanche isolante. Il se maudit de ne pas avoir enfilé quelque chose de plus discret, mais en matière de protection contre les radiations, il n'avait guère le choix. Il avait passé une tenue pour être à l'aise en dessous, pantalon de toile et chandail léger, et il regrettait de ne pas avoir pris quelque chose de plus chaud. Il regrettait tout en fait. Cette nuit, cette mission. Il aurait été mille fois mieux dans son appartement ! Venant de la rue, un grognement sonore monta, perturbant le silence. L'instant d'après, une petite troupe de cochons sauvages traversa à quelques mètres devant lui, ne semblant pas l'avoir aperçu. Ses employeurs l'avaient prévenu : les environs grouillaient de ces animaux, croisements entre les cochons domestiques et les sangliers, véritables fléaux pour les cultures. Les Japonais les appelaient *inobuta*, ce qui aurait pu se traduire par « cochongliers ». Dans le coin, ils étaient les principaux animaux. Avec les rats et les serpents. L'homme se dissimula dans une encoignure, le cœur battant, attendit que le troupeau passe, la main nerveusement serrée sur la crosse de son arme. Il l'avait prise à tout hasard, malgré les ordres de ses supérieurs. Pas de coup de feu, avaient-ils dit. Personne ne doit savoir que nous pénétrons dans une zone réglementée. Mais il était trop superstitieux pour obéir. Dieu seul savait ce qui pouvait hanter ces lieux maudits.

Profitant de ce qu'il était relativement à l'abri, il tira de la poche un minuscule GPS, et l'alluma pour vérifier son chemin. Un petit drapeau se matérialisa à moins de cinq cents mètres de sa position. L'homme nota rapidement le nom de la chaussée dans un coin de son esprit, remballa l'appareil et quitta son abri. Sous les

rafales, les panneaux de bois disloqués qui constituaient la façade grincèrent sinistrement. Il leva la tête pour s'assurer qu'aucun d'entre eux n'allait lui tomber sur le crâne. La maison n'avait plus de porte, arrachée de ses gonds. Un peu plus loin, c'était carrément un trou dans la façade qui défigurait une habitation. Après les évacuations massives, les autorités n'avaient pu éviter les charognards se livrant au pillage. Depuis, il y avait des gardes au niveau des zones d'accès, les propriétaires des maisons étaient autorisés à venir chez eux de jour. Et l'homme aurait été mal inspiré d'émettre un avis sur le sujet : il était là pour la même raison, pour commettre un vol.

Comme il passait devant une épicerie, l'homme ressentit la soif, sans doute par effet de persuasion, malgré la pluie et la température relativement modérée. Devant la boutique aux vitrines brisées, deux distributeurs de boissons, curieusement intacts, laissaient apparaître des dizaines de petites bouteilles d'eau minérale, juste à côté d'un distributeur de tabac. Le faisceau de la lampe accrocha le contenu, révélant un liquide que le temps avait rendu jaunâtre. Il se demanda si les cigarettes étaient tout aussi contaminées, et surtout si le fait d'en fumer une lui ferait inhaler les particules radioactives, renonça à poursuivre plus loin son idée. Plus vite il aurait fini son travail, plus vite il regagnerait son hôtel. Là, il prendrait une douche, voire un bain, boirait un bon verre. Peut-être même davantage. Après, ce que ses employeurs feraient du colis ne le concernerait plus. Seule comptait la prime prévue pour son expédition en zone interdite.

Il avait beau se savoir proche de l'océan, l'odeur de marée lui sembla soudain plus marquée. L'air ne venait pourtant pas du large pour autant qu'il puisse en juger. Il s'arrêta un instant, huma l'air ambiant, se disant qu'il était sans doute préférable qu'un peu de vent chasse les miasmes de la cité. Légèrement penché en avant, frissonnant, il se fraya péniblement un chemin à travers les rues encombrées, où la végétation avait repris ses droits. Consulta à

nouveau le GPS. La maison qui l'intéressait se situait à deux rues de là. Il accéléra le pas, franchit les derniers mètres sous la lumière des lampadaires. La demeure tenait encore debout par miracle, sa façade inclinée vers l'avant comme un soufflé en train de retomber. Les stores métalliques ne joignaient plus. La climatisation, détachée de la façade, pendait mollement au bout de son câble tel un fruit trop mûr. Au premier étage, les vitres non occluses étaient brisées, le verre répandu au sol scintillant sous la pluie. Une partie des tuiles avait glissé sous l'effet du tremblement de terre et des vagues marines, dévoilant l'ossature de la toiture. Encore quelques années d'exposition aux embruns marins, et ce serait toute la bâtisse qui viendrait à s'effondrer. Juste au-dessus, l'ensemble des fils électriques passant de demeure en demeure était complètement distendu, et pendait à la façon d'une toile d'araignée géante. Précautionneusement, le visiteur s'approcha de l'entrée, tout en éclairant le sol de sa lampe, prenant garde à ne pas poser le pied sur un débris de verre ou un câble électrique masqué par les herbes folles. La porte d'entrée avait été verrouillée, mais la serrure avait du jeu, et il lui fut assez facile de pénétrer à l'intérieur de l'habitation après avoir simplement forcé le battant à l'aide d'une des pattes de fixation du climatiseur.

L'odeur marine se renforça encore, écœurante, lui faisant plisser le nez. Elle évoquait les algues à marée basse. En même temps, dans le silence de la cité, il crut percevoir un bruit sourd. Il se raidit, prêta l'oreille, l'arme en main. Sûrement un de ces maudits *inobuta*, pesta-t-il. Sauf que le son semblait trop important, trop... massif pour n'être que celui d'un cochonglier. On aurait dit qu'un objet pesant était trainé sur la chaussée. Essuyant son visage ruisselant de pluie, le Japonais chercha à percer la relative obscurité alentour, presque palpable, dans l'espoir de distinguer quelque chose, sans y parvenir. Et le bruit ne se reproduisit pas.

« Toute cette ville morte commence réellement à me taper sur les nerfs ! » songea-t-il. Il patienta encore cinq minutes sur le pas

de la porte, à l'affût du moindre mouvement, jusqu'à ce qu'il recommence à se détendre. « Allons, restons calme et finissons-en le plus vite possible ». Il fit demi-tour, repoussa le battant derrière lui pour pénétrer dans la maison vide.

Ce qui fait qu'il ne perçut pas l'ombre gigantesque qui se glissait vers lui.

*

Il se tenait au milieu de la salle à manger. La table était encore dressée, et dans les petits bols disposés sur la nappe, la soupe de *ramen*, les *gyoza* frits et le riz avaient fini par se dessécher et ne subsistaient plus qu'à l'état de reliquat racorni. Une ou deux chaises *zaisu* étaient renversées, indiquant que les occupants des lieux avaient dû quitter les lieux précipitamment. Trop précipitamment d'ailleurs, au point d'en oublier l'objet qu'il était venu rechercher. S'orientant selon le plan qu'il avait en tête, il traversa la maison, écarta les panneaux coulissants, pénétra dans la première chambre. Le plancher par endroits donnait l'impression d'être monté sur des ressorts, et émit un couinement désagréable lorsqu'il s'aventura dessus. Refoulant au fond de son esprit l'idée qu'il allait passer au travers des lattes vermoulues, l'homme se hâta de gagner le mur opposé à l'entrée. Une commode bancale en occupait l'essentiel, les portes gonflées par l'humidité. Il examina l'intérieur : rempli de vaisselles et de bibelots encrassés, le meuble était impossible à déplacer. Il dut se résoudre à le vider, réprimant le dégoût qui le prit en manipulant de ses mains gantées la porcelaine contaminée. Il redoutait que la radioactivité transverse la mince pellicule de latex et ne s'incruste à travers les pores de sa peau. Ce fut cependant sans incident qu'il finit de vider le contenu de la commode sur le lit. Il repoussa ensuite le petit meuble, libérant du coup une zone de plancher recouvert d'un petit tapis en jonc de mer tressé. Le Japonais l'écarta du bout du pied, contempla